

Pascal Kaeser

C'est-à-dire

(extraits)

© Ecrtextures, 2004

Pascal Kaeser, Genève
pascal.kaeser@edu.ge.ch

TABLE DES MATIÈRES

Extraits

Aleph zéro

Le visage torturé

Effort de mémoire

Credo

Je suis un homme-objet

Le gastronome

La troisième voie

Le procès du langage

Aleph zéro

Un pour tous, tous pour un : romanesque devise
qui libère en deux temps la force de l'humain,
dans les trois dimensions de l'intérêt commun,
pour que les quatre vents jamais plus ne divisent.

Par le jeu des cinq sens, le bonheur improvise.
Les six faces d'un dé font rire les chemins,
fleuris de sept couleurs que boivent les gamins.
La vie est un grand huit où la peur se ravise.

Nous nous ressemblons tous et je prouve par neuf,
sans marquer dix de der, que nul être n'est veuf,
même un onze novembre où la mémoire a honte.

Il y a douze moi pour tendre vers autrui
et treize vendredis pour qu'un lien soit construit.
Enfin le nombre est tu : c'est le Prochain qui compte.

Le visage torturé

On m'a coupé les cheveux en quatre. On m'a creusé la tête pour y injecter du plomb fondu qui m'a brûlé la cervelle. On m'a lavé le cerveau avec de l'eau de Javel. On m'a courbé le front pour le faire suer dans un four à pain. On m'a tordu la nuque. On m'a muré les oreilles après y avoir versé des milliers de puces. On m'a refroidi les yeux, on me les a frappés avec des compas. On m'a tiré les nerfs du nez, on me l'a piqué, bouffé, on m'a mené par son bout jusqu'à celui du rouleau. On m'a calé une joue (et tendu l'autre par charité chrétienne). On m'a claqué des dents. On m'a pendu la langue, on me l'a râpée, mordue, retournée sept fois, on l'a fait piétiner par un bœuf, on l'a donnée à un chat qu'on m'a enfoncé dans la gorge. On m'a enlevé des morceaux de la bouche pour les remplacer par des culs de poule. On m'a cousu les lèvres. On m'a haussé le menton. On a ri dans ma barbe. Comme je persistais à nier l'importance de sauver la face, on m'a taillé le visage à la serpe, puis on m'a fendu la gueule.

Effort de mémoire

Je me souviens des frissons que j'aurai,
lorsqu'un docteur, à la voix presque obscène,
m'annoncera que mon corps se démène
contre un tueur habile à dévorer.

Je me souviens des mots que j'écrirai,
sur le grand lit d'un hôpital sans gêne,
où mon désir de profondeur humaine
aura du mal à me transfigurer.

Je me souviens de la peine infinie
que je boirai lorsqu'un silence affreux
m'empêchera d'être encor généreux.

Je me souviens de l'étrange agonie,
où je perdrai l'amour des bons repas.
Et mon décès ? Je ne m'en souviens pas.

Credo

Je crois au plaisir du voyage,
lorsque je me fraye un passage
entre deux monuments sauvages
qui me parlent de la raison,
de l'énergie et des saisons.

Je crois à la force du rêve,
lorsqu'un tsunami me soulève
et me porte vers l'inconnu,
afin que l'habitude crève
et que le trac soit bienvenu.

Je crois au pouvoir de la scène,
lorsque j'improvise sans peine
un monologue ahurissant,
servi par des gestes puissants,
devant un public de sirènes.

Je crois à la beauté du chant,
lorsque j'écoute mon penchant
pour la voix légère ou profonde
qui dans ma tête vagabonde
et me fait oublier le monde.

Je crois au bonheur de marcher,
lorsque le hasard me dirige
vers un territoire caché,
où je trouve sans le chercher
un calme qui tient du prodige.

Je crois au danger du travail,
lorsque je pèse la fatigue
que produit cet épouvantail,
cet égorgeur de pauvres zignes,
ce terroriste au gouvernail.

Je crois à la vertu des singes,
lorsque je vois aux quatre vents
des gens torturer leurs méninges
pour imiter les jeux savants
de la bonne école : « Au suivant ! »

Je crois à la valeur du rire,
lorsque j'entends des pisse-froid,
au transcendantalisme étroit,
causer doctement du bien-dire
et de ce qu'il faut interdire.

Je crois à l'amour du présent,
lorsque je me sens libre d'être
le tout premier de mes ancêtres,
le plus vert de mes partisans
et le plus serein de mes maîtres.

Je crois au doute et n'y crois pas,
lorsque je comprends que la chance
relativise mes croyances
et que ma timide insouciance
me convie à de bons repas.

Je suis un homme-objet

Je suis un tournevis à la pointe en étoile.
J'attache la distance au temps qui se dévoile.
J'assemble ou désassemble au gré des tourbillons,
le sens importe peu : l'homme est un papillon.

Je suis un bilboquet dont le rapport découle.
Grâce au fil conducteur, je ne perds pas la boule.
J'ai la tête chercheuse et le geste amoureux.
Mon adresse est le monde : un gouffre aventureux.

Je suis un ouvre-boîte à la morsure ferme.
L'instinct mis en conserve est à l'abri des germes,
mais il est contenu. Le génie a besoin
de rugir à l'air libre et de voyager loin.

Je suis un sécateur qui taille des arbustes.
En réprimant l'abus, je rends le bois robuste.
Ce que je dégarnis gagne en simplicité.
C'est ainsi qu'on obtient des fleurs de qualité.

Je suis un sac à dos rempli du nécessaire :
les instruments du rêve et de l'ordre éphémère,
les cartes du passage et les plans de l'oubli,
les visas pour ailleurs, où le jeu s'accomplit.

Je suis un tableau noir envahi de symboles,
pour enseigner la mort aux producteurs d'idoles.
Le bénéfice est lourd quand l'avenir fond,
la bourse trahit plus que l'habit d'un bouffon.

Je suis un drapeau blanc qui domine la plaine
où le sang se mélange au souffle de la haine.
Je flotte aux quatre vents, je claque de terreur.
Mon rôle est dérisoire, encerclé par l'erreur.

Je suis un porte-clés qui les regroupe toutes,
depuis la clef de sol jusqu'à la clef de voûte.
Je donne un libre accès aux champs du paradis,
aux songes du mystère, au contact inédit.

Je suis un parapluie ouvert aux chansonnettes.
Je ne crains pas le grain qui frappe ma dunette.
Ce qui tombe du ciel me donne un rôle en or.
Même au cœur d'un typhon, je ne perds pas le nord.

Je suis un sablier dont les grains de folie
traversent le couloir du présent qui délie.
J'édite l'agenda de la chute du temps,
pour marquer les exploits d'un monde inexistant.

Je suis un fil à plomb qui fuit la verticale.
Dans une république où l'estime est bancale,
il est plus valeureux de ne pas rester droit,
de pencher vers l'étrange et d'étrangler l'effroi.

Je suis un élastique où l'éthique hélas triche.
Un mensonge étiré peut rendre un état riche.
Puisque mon nez s'allonge et vibre sous le vent,
le parfum de la fronde éborgne les savants.

Je suis un gouvernail sur un bateau fantôme.
Le cap est la santé, la mort n'est qu'un symptôme.
Pourquoi se retourner sur l'avenir lointain ?
Le spectre d'aujourd'hui n'enterre aucun butin.

Je suis un cerf-volant qui chatouille les anges.
Je promène en hauteur ma forme de losange
et je tiens par un fil un boulet monstrueux
que brûlent jour et nuit des bourreaux vertueux.

Je suis un timbre-poste affranchi de la honte.
Le poids des mots se paie au détriment du conte.
Si je montre les dents au tampon fatigué,
je colle aux meilleurs vœux des salauds distingués.

Je suis un bouclier frappé par la cohue.
Je ne sens pas les coups, mais trop de bruit me tue.
Je suis abasourdi comme un tympan percé.
Que la foule est vulgaire avec ses poings dressés !

Je suis un alambic à l'encre de vipère.
L'ivresse du venin fait valser les repères.
Tourne, esprit condensé ! je prépare l'oubli.
Le degré d'un biface est bien mal établi.

Je suis un vieux bouquin, taché de moisissures,
qui glorifie un Moi grandi par la censure.
Bien que je sois épais, rare et très émouvant,
on ne m'a pas ouvert depuis cent dix-neuf ans.

Je suis un stylographe à la course rapide,
animé par l'orgueil d'une phrase intrépide.
J'abuse de la feuille et je subis la main,
mais la trace du choc s'effacera demain.

Je suis un télescope assoiffé de mystère.
En rapprochant l'éclat de l'enclos de la Terre,
je grossis le printemps pour comprendre l'hiver
et j'excite le verbe avec mille univers.

Je suis un thermomètre en quête d'aventures
parmi les imprévus de la température.
J'accuse la chaleur d'une froide beauté,
j'innocente la nuit qui tombe au débotté.

Je suis un pistolet qui tire des insultes
contre les beaux parleurs de la messe et du culte.
Je fume après le bang, satisfait, détendu.
L'amour de l'au-delà n'est que du vent perdu.

Je suis un miroir plan glacé par la comète.
Je ne rajeunis pas le rouge des pommettes,
car je reste fidèle au regard inconnu
qui se fixe à jamais sur un mensonge nu.

Je suis un projecteur qui sublime la scène
où la farce est méchante et la force malsaine.
Je souligne l'intrigue et les ombres du cœur.
Tout peut être joué quand le mythe est vainqueur.

Je suis un attirail pour le moins disparate
qui ne jalouse pas le trésor d'un pirate.
Puisque la marchandise efface le sujet,
je projette mon cœur sur de nombreux objets.

Le gastronome

Je suis un gastronome affamé de planètes,
de gaz interstellaire et d'excellents pulsars.
La cuisine céleste est le plus grand des arts.
Quand on a du panache, on ne fait pas dînette !

Pour m'ouvrir l'appétit, je croque une comète.
Ensuite, je grignote un gigot de luisard.
Le plat de résistance est un divin quasar
farci d'astres divers qui tachent mes lunettes.

Au dessert, il me plaît de sucer Jupiter
ou de lécher Vénus parfumée à l'éther.
Je sucre mon café avec trois nébuleuses.

J'ai le goût du bonheur, l'espace me sourit.
Mon ventre est un trou noir que l'univers nourrit.
Quand tout n'est que saveur, la vie est fabuleuse !

La troisième voie

Que préférez-vous ?

Être ou ne pas être ?

— *Renaître.*

Le bien ou le mal ?

— *Le bal.*

La belle ou la bête ?

— *La fête.*

Le beurre ou l'argent ?

— *Les gens.*

La droite ou la gauche ?

— *L'ébauche.*

Le jour ou la nuit ?

— *Le fruit.*

La farce ou le drame ?

— *La flamme.*

L'esprit ou le corps ?

— *L'accord.*

Le vers ou la prose ?

— *La cause.*

Le ciel ou l'enfer ?

— *L'offert.*

La mer ou la roche ?

— *La cloche.*

L'inné ou l'acquis ?

— *L'exquis.*

La pomme ou la poire ?

— *La foire.*

Le faux ou le vrai ?

— *Le trait.*

Le texte ou l'image ?

— *La page.*

Le doute ou la foi ?

— *La voix.*

La force ou la ruse ?

— *L'écluse.*

La science ou les arts ?

— *L'écart.*

Le genre ou la forme ?

— *L'énorme.*

L'envers ou l'endroit ?

— *Les trois.*

L'honneur ou la honte ?

— *Le conte.*

Le neuf ou le vieux ?

— *Le mieux.*

La garce ou la sainte ?

— *L'absinthe.*

Le pur ou l'impur ?

— *L'obscur.*

La chasse ou la pêche ?

— *La brèche.*

Le plus ou le moins ?

— *Le joint.*

L'absurde ou l'utile ?

— *Le style.*

Le manque ou l'excès ?

— *L'essai.*

L'usine ou la ferme ?

— *Le terme.*

La soif ou la faim ?

— *La fin.*

La suite ou la chute ?

— *Et flûte !*

Le procès du langage

*Mesdames et Messieurs, la séance est ouverte.
Moi Tom, je la préside à tête découverte.
Celui que l'on accuse — à tort ou à raison —
de presque tous les maux qui hantent nos maisons,
c'est bien sûr le langage, objet de mille enquêtes
que je résumerai de façon malhonnête.
Il incombe à moi seul d'appeler les témoins,
tous de brillants causeurs, disparus néanmoins.
J'appelle en premier lieu le vénérable Homère,
dont l'œuvre est une offense aux gloires éphémères.*

Le langage est un chant qui vise à célébrer
nos héros et nos dieux — honte aux invertébrés !
Le langage est un souffle épousant la bataille,
qui l'inscrit dans nos cœurs, l'ennoblit, la détaille.
Le langage est un cor qui sonne le destin.
Jeux de vie et de mort narrés lors des festins.
Le langage est le prix de l'étonnant voyage
qui sème aux quatre vents la ruse et le courage.
Le langage est un fond d'où surgit le passé.
Nul exploit fabuleux ne doit être effacé !

*J'appelle sur le champ Monsieur Zénon d'Élée,
qui saura — je l'espère — éblouir l'assemblée.*

Sachez que le langage est fait de mouvement,
lequel n'existe pas — lisez mes arguments !

*J'invite à témoigner le prophète Empédocle.
Mais qu'il dépose avant sa pipe et son binocle !*

Le langage est combat, comme tout ce qui vit.
Deux soldats belliqueux se dressent vis-à-vis.
D'un côté, c'est l'Amour, et de l'autre la Haine.
Ils s'affrontent sans fin pour conquérir la plaine.
Chacun gagne à son tour et règne pour un temps.
De cette lutte sort un monde cahotant.

*Que Monsieur de Bernay, l'une des quatre plumes
du roman d'Alexandre, arrive en beau costume !*

Le langage bondit par lots d'alexandrins.
Les chanteurs sont ravis, mais pas les malandrins.
Du premier hémistiche au second hémistiche,
en douze petits pas, danse le vers fétiche.

Je réclame en ces lieux Bernard de Ventadour.

Le langage est la voix qui récite l'amour,
qui sublime ses jeux, ses bonheurs et ses joutes,
l'attente de l'amant déchiré par le doute,
la crainte de l'aveu, l'instant de vérité.
Tout cela doit se faire avec sincérité.

J'appelle maintenant Monsieur William Shak'speare.

Le langage est l'éclair qu'un ciel d'orage expire,
et qui donne du souffle aux illustres acteurs
s'ingéniant sur la scène à grandir les auteurs.
Beaucoup de bruit pour rien, lors d'un soir de tempête.
Amis des ouragans, joignez-vous à la fête !
Du drame ou de l'humour, c'est comme il vous plaira !
Au théâtre, on dit tout : mort de Cléopatra,
démence d'un vieux roi, peines d'amour perdues,
mégère apprivoisée ou chance inattendue.
Le langage est plus fort que le Pinatubo.
Il explose et répand, de la crèche au tombeau,
les innombrables feux qui galvanisent l'âme
et produisent les chocs dont jadis nous parlâmes.

Que vienne témoigner Monsieur de Saint-Amant !

Le langage est un art qui s'allonge en rimant.

*C'est au tour, maintenant, de Jean de la Fontaine,
un rusé courtisan dont la gloire est certaine.*

Le langage animal est un langage humain.
Tout le monde le sait, je m'en frotte les mains.
Une fable attendait qu'un poète l'écrive,
prête à l'entretenir d'un merle et d'une grive,
ou d'un pigeon plumé par un tendre aiglefin,
ou d'un bandit manchot qui jalouse un dauphin.
Mais l'écrivain zélé préférait que la fable

accouchât sans pudeur de son âme coupable.
« — Non ! dit-elle affolée. Épargnez-moi ce mal !
Je ne puis vous parler qu'en langage animal,
mais surtout pas de moi, la simple narratrice,
qu'on surnomme parfois la moralisatrice. »
« — Vous m'en avez trop dit : votre âme est mise à nu !
Contre vous, tout propos peut-être retenu. »

Que Nicolas Boileau vienne ici sans tangage !

Le langage est l'action de parler du langage.
Le langage est bourgeois, il ne bourgeoine pas.
Qu'il suive la nature en s'aidant d'un compas !
Le bon sens, la raison, lui font fuir le burlesque,
le précieux ridicule et l'excès pédantesque.
Le langage est mesure, il se mesure à moi.
Surtout, n'inventez rien, mais travaillez des mois
à ranimer l'esprit de l'harmonie antique,
en vous gelant le cul sur mon art poétique.

*N'en déplaise à Newton, je convoque Leibniz.
Il prétend que le monde est plus beau qu'Adonis.*

J'ai certes déliré dans ma Théodicée.
Ce traité ne vaut pas l'impayable Odyssée.
Mais parlons d'autre chose, il en est encor temps !
J'ai formé le projet, vers l'âge de vingt ans,
d'un langage logique, où l'art combinatoire
permettrait à chacun, dans son laboratoire,
de manufacturer des textes infinis,
selon des procédés proprement définis.
Combiner : le secret, le moteur de toute œuvre ;
et choisir : le moyen de noyer les couleuvres.

Lord Byron, fais-nous voir ton pied bot de géant !

Le langage est l'outil dont se sert Don Juan.
Toute femme est sensible aux caresses des stances,
où le rythme et la rime, enrichis d'insistance,
célèbrent ses vertus (dont l'amant ne veut pas ;
ce qu'il veut, c'est jouir, jouir d'autres appas).
Le langage est aussi le chant de l'homme libre,
adepte du grand style ou du déséquilibre,

défenseur courageux des peuples opprimés
et des individus que la foule a brimés.

*Arthur Schopenhauer, descendez sur la piste !
Mais veuillez raccourcir vos couplets pessimistes.*

Outre qu'il contient l'art d'avoir toujours raison,
le langage est sommé de peindre les prisons
que dressent dans nos cœurs l'ennui et la souffrance.
Bouddha l'avait compris, éclairé par l'errance :
la force a priori se nomme « Volonté ».
Le langage ne peut que la représenter.
La sagesse consiste à fuir le vouloir-vivre.
— Hegel n'a pas suivi de cours de savoir-vivre.

*Je convoque à la barre Alexandre Dumas,
puissant esclavagiste et roi du grand format.*

Le langage est l'estoc trempé de caractère,
qui fait vivre à jamais les quatre mousquetaires,
ainsi qu'Edmond Dantès, comte du Châtiment.
Le langage a pour but d'engendrer des romans,
des récits colorés, débordant d'aventures.
L'histoire est un besoin, comme la nourriture.

*Monsieur Lewis Carroll est prié de passer
à travers le miroir, afin de nous brosser
le pays merveilleux, hanté par la logique,
qu'il a su concevoir lors d'un été magique.*

Le langage est un jeu, comique et querelleur.
Cela, l'enfant le sait, en dépit des parleurs
dont la solennité provoque la nausée.
Le langage obéit à des lois transposées.
Le sens importe peu, seul compte le plaisir
de se jouer des mots, qu'il faut savoir saisir
à rebours de l'usage et de la politesse.
Le langage est un hymne à l'indélicatesse.
La logique fait peur, quand on l'applique à tout.
Voudriez-vous donner votre langue au matou ?

Si Nietzsche le veut bien, qu'il témoigne à la barre !

Avec moi, le langage a largué les amarres.
Qui aurait pu parler comme Zarathoustra ?
Il dépasse à lui seul les plus grands magistrats.
Avec moi, le langage a livré son essence,
j'ai mis à nu son cœur : volonté de puissance !
Retirons la parole à ce Christ décati !
Écoutons Dionysos, dieu de l'amor fati !
Avec moi, le langage enfante le surhomme,
à grands coups de marteaux qui feront trembler Rome.
Le langage rend fou : je suis ta vérité !
Un bouffon, un poète, un menteur exalté !

*Que Monsieur Sigmund Freud entre et se canalise
pour nous entretenir de la psychanalyse !*

Le langage guérit les malades mentaux.
Zut ! J'ai laissé mon slip sur le portemanteau.

*J'appelle Monsieur Joyce, Irlandais de génie
qui n'a pas son pareil pour soigner l'aphonie.*

Le langage est un flux, un déluge de mots,
vingt mille torpilleurs au-dessus de Nemo.
La vipère à spirale engloutit l'entredite
et crache son tanin sur les mains d'Affreudite.
« Venu, vendu, visu », ainsi parlait César
et Cléo pétrissait les pavés du blizzard.
La fièvre tétanique a coulé la valise
en amont de l'Espagne où le coq verbalise.

Que Monsieur Wittgenstein vienne nous dessoûler !

J'ai tout d'abord cru qu'il ne fallait parler
que du monde logique — et négliger le reste.
J'ai relu ma copie et j'ai tourné ma veste.
Les mots sont définis par des jeux collectifs.
C'est mon nouveau credo, mon sérieux correctif.
Je me rétractatus et je réinvestigue.
Si c'est là une main, vous comprenez l'intrigue.

Monsieur Alan Turing, venez vous exprimer !

Le langage est un code, un art de programmer.

Grâce à l'ordinateur, bien des choses s'éclairent :
nos processus mentaux, nos concepts modulaires.
Tôt ou tard, la machine aura la faculté
de parler comme un homme et de nous supplanter.

Sire Isidore Isou, lavez-nous les oreilles !

Yangage sastueux défali solareille.
Dalutude a dédoile ora nimportebi.
Horlère dassayan viroupe a voabi.

*Monsieur Noam Chomsky, parlez-nous de grammaire
en faisant des efforts pour vous montrer sommaire !*

Le langage est inné, sur un plan structurel.
Il existe un système, un carcan naturel :
il s'agit simplement de lois de réécriture,
et j'ai pu, grâce aux maths, classer les ossatures.

*Monsieur Nelson Goodman, veuillez nous étonner,
en veillant tout de même à ne pas nous sonner !*

Tout langage ne sert qu'à fabriquer des mondes.
Une émeraude est vleue, au désespoir des ondes.
Nous pouvons expliquer chaque ensemble de faits
par des corpus de lois qui laissent stupéfaits
tant les choix sont nombreux, plus que les grains d'épeautre !
La moindre théorie est un choix parmi d'autres,
parmi d'autres schémas que nous n'avons pas vus,
que nous avons peut-être, un soir, juste entrevus.
Chacun de nous construit un monde provisoire
à partir d'un langage au futur illusoire.

Doublevé, doublevé, Monsieur Georges Perec !

Le verbe est crénelé de serments et d'échecs,
de serpents et de vers — les têtes se dérèglent.
Je prêche le dessert, je révère les règles.
Je respecte le sens : le cercle est célébré.
J'énervé les experts : le rêve est vertébré.
De sève en détergent, je régénère l'être,
je recherche le zèle et je fête les lettres.

*Il ne m'est pas permis de conclure le bal
et je n'écrirai rien sur le procès-verbal,
car qui avait prévu l'avenir des tablettes ?
Il nous faut l'avouer : l'histoire est incomplète.
Le langage éternue au-delà du connu,
il est bien trop charnu pour être contenu.*